

La matière grise de Chloé Delaume

L'écrivaine publie depuis l'an 2000 une œuvre ludique dont elle est le principal personnage, écrite bien souvent en vers de huit ou douze pieds. Autant d'aspects qui se retrouvent dans « Pauvre folle »



Chloé Delaume, à Paris, en 2022. CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO

RAPHAËLLE LEYRIS

Appelez ça de l'orgueil si vous voulez. Chloé Delaume ne voulait pas que les dizaines de milliers de lecteurs supplémentaires gagnés grâce au prix Médicis du *Cœur synthétique* (Seuil, 2020) pensent qu'elle avait « fait de son mieux » avec ce roman qui joue sur les codes de la chicklit (« littérature de poulettes » – sainte patronne : Bridget Jones), racontant le célibat féminin passé la quarantaine. Pour *Pauvre folle*, l'autrice s'est donc « appliquée », soignant particulièrement sa langue inventive, cadrant au mieux ses scènes, injectant une « forme de réalisme magique » qui emprunte à Boris Vian... La tranquillité économique apportée par les retombées du Médicis (« ça m'a sauvé la vie ») lui a permis de passer treize mois pleins sur ce texte où l'on voit son alter ego, Clotilde Mélisse, ausculter ses souvenirs – elle les extirpe un par un de son cerveau, physiquement, le temps d'un trajet en train.

Grâce à cette « *autopsy* », elle espère comprendre ce qui la lie à Guillaume Richter, rencontré dix ans plus tôt, retrouvé récemment, avec lequel elle a noué une correspondance enflammée et une relation assurément toxique – ce qu'elle ne tient pas particulièrement à voir.

Anciens ou nouveaux, les lecteurs de Chloé Delaume trouveront dans l'enthousiasmant *Pauvre folle* nombre d'éléments sur lesquels elle bâtit son œuvre depuis vingt-trois ans. Le drame originel autour duquel tourne son écriture, survenu en 1983, quand, sous ses yeux, son père a assassiné sa mère avant de retourner l'arme contre lui ; un humour qui désamorçait toute forme de pathos et de prise au sérieux (mention spéciale au chapitre « Petite typologie du mâle hétérosexuel post-#metoo » ou à celui qui réunit en conclave les diverses personnalités de Clotilde) ; un féminisme tendance « sorcières » prêt à se confronter aux contradictions que lui renvoie l'hétérosexualité... Alors que son œuvre fera dans quelques mois l'objet d'un colloque international, Chloé Delaume s'est livrée à une petite répétition en discutant avec « Le Monde des livres » de trois aspects de son travail.

Jeu

La littérature telle que la voyait à ses débuts Chloé Delaume ne pouvait être qu'« expérimentale », nourrie de recherches formelles que la fin des années 1990 encouragea avec des revues comme *Evidenz*. En dépit du sérieux avec lequel elle a pu soumettre ses textes à des « lectures-performances » dans des caves obscures, elle a toujours envisagé l'aspect « laboratoire » de l'écriture comme amusant. Aujourd'hui, elle dit : « On truffait les textes de citations cachées et ça avait un côté "Castors juniors", on espérait que d'autres les repèrent. » Quelle que soit la noirceur de ses sujets, et la gravité avec laquelle elle considère l'écriture, elle n'a jamais perdu de vue son approche ludique – Raymond Queneau compte parmi les écri-

vains qui l'ont le plus marquée. *Corpus Simsi* (Léo Scheer, 2004) s'empare ainsi d'un jeu vidéo et y plonge Chloé Delaume ; *Certainement pas* lance un Cluedo dans un hôpital psychiatrique ; *La nuit je suis Buffy Summers* (Jou, 2007) emprunte au principe du « livre dont vous êtes le héros »... *Pauvre folle* est certes moins « expérimental », parce que son autrice a « cessé de considérer que l'intrigue, c'était sale » (ce qu'elle attribue à ses débuts de scénariste, en 2019), mais il s'agit d'un puzzle à composer à partir des souvenirs de Clotilde. ■

PAUVRE FOLLE,
de Chloé Delaume,
Seuil, « Fiction & Cie », 240 p., 19,50 €, numérique 14 €.

Autofiction

« *Praticienne de l'autofiction* », c'est ainsi que s'est longtemps définie Chloé Delaume – elle-même « personnage de fiction » revendiqué, puisque l'écrivaine, née Nathalie Dalain en 1973, s'est choisi un prénom en hommage à *L'Ecume des jours*, de Vian (Gallimard, 1947), et un nom piqué dans *L'Arve et l'Aume*, d'Antonin Artaud (L'Arbalète, 1989). Le « je » de l'autrice, celui de la narratrice et celui de son personnage se recouvrent, parfois se tirent la bourre. Elles ont à raconter une histoire dépliée d'un livre à l'autre, mais cachée derrière l'extrême sophistication de l'écriture, vouée à décourager les voyeurs. Le premier roman, *Les Mouffettes d'Atropos* (Farrago, 2000), recompose son expérience de la prostitution comme hôtesse de bar, à travers ses moi fractionnés ; *Le Cri du sablier* (Farrago/Léo Scheer, 2001), l'enfance et son trauma. Le « je » de Chloé Delaume continue de se promener dans la trentaine de textes de

tous ordres qui suivent. *Où le sang nous appelle*, coécrit avec Daniel Schneidermann (Seuil, 2013), « boucle le roman familial » et ramène l'autrice au Liban, où elle a passé ses cinq premières années. Ainsi, sans doute, devient-il possible de sortir du « je » qui souligne l'autrice, « n'a plus le même rôle aujourd'hui qu'il y a vingt ans ». Et de déléguer ses souvenirs à Clotilde Mélisse, qu'on a vue surgir dans *Certainement pas* (Verticales, 2004). Chloé Delaume avait commencé *Pauvre folle* à la première personne, « mais ça manquait de distance et d'énergie. Au niveau de l'émotion, c'était trop proche ». Alors elle a tout écrit à la troisième, l'histoire familiale de son personnage et sa relation avec Guillaume : « Quatre-vingt-dix pour cent de ce qui arrive à Clotilde m'est arrivé, assume-t-elle. Je crois que la troisième personne est ce qui m'a permis d'aller plus loin, de disséquer vraiment les événements. C'est sans doute mon livre où il y a le plus de moi, et c'est celui où il n'y a pas de "je". »

Métrie

Pauvre folle s'ouvre et se ferme par la même phrase (on appelle cela une épanadiplose, terme qui réjouit Chloé Delaume) : « La fin du monde n'a pas du tout la forme prévue. » Comptez les pieds : c'est un alexandrin. Comme la plupart des textes de l'écrivaine, le roman abonde en vers blancs et phrases à douze syllabes, le plus souvent avec césures à l'hémistiche. « C'est ma rythmique interne », dit celle qui rapporte dans *Pauvre folle* sa découverte de la poésie par le Lagarde et Michard de sa mère, professeure de français, et le vertige que lui inspira *Ophélie*, de Rimbaud : « Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté ! »

« Mon premier jet est presque systématiquement en huit ou en douze pieds, dit-elle. Après, je dois détricoter, sinon ça devient de la crème, c'est indigeste. » Chloé Delaume passe tout ce qu'elle écrit au gueleiroir – « paragraphe après paragra-

phe, puis à nouveau une fois le chapitre terminé », en s'imaginant les lire en public à la librairie Les Cahiers de Colette (Paris 4^e) pour ne pas se laisser partir en « totale roue libre ». Quand son rythme s'enraye, elle songe à son « vers-étalon » issu de *Bérénice*, qui « n'est pas le plus beau de Racine » mais qui la « recadre immédiatement » : « Non, je n'écoute rien, me voilà résolue. » Sa métrique est à ce point caractéristique que, quand la correctrice qui reprend ses textes au Seuil veut lui suggérer des changements (concordance des temps, synonymes...), elle lui soumet toujours des options qui tiennent compte des pieds de la phrase.

Cette disposition lui rend particulièrement plaisante l'activité consistant à écrire des chansons, pour elle ou pour d'autres, comme le groupe Indochine, héros de son adolescence. Elle a signé deux albums et en termine un, pas sans lien avec *Pauvre folle*.